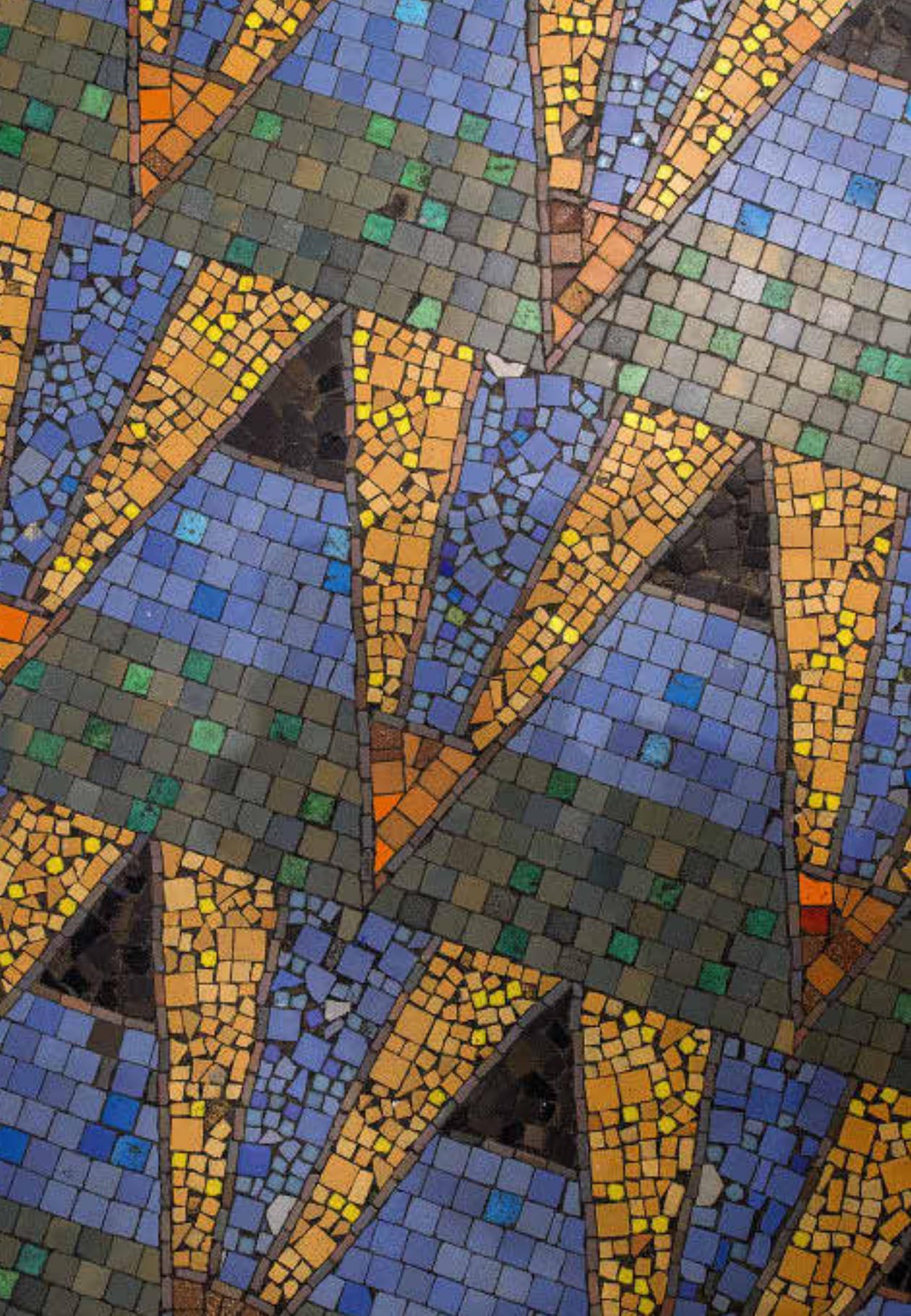


 ARCHITECTURE
ET PATRIMOINE

SUR LES PAS D'ODORICO À ANGERS

Texte : Capucine Lemaitre
Photographies : Hervé Ronné

Éditions **QUEST-FRANCE**



SOMMAIRE

Introduction • 4

La famille Odorico • 5

L'implantation à Rennes et le rayonnement dans l'Ouest • 6

Une succursale des ateliers Odorico à Angers • 8

Des couleurs dans les habitations • 10

La Maison bleue : le défi de la couleur • 11

Des habitations modernes • 16

Aux alentours d'Angers : Rou-Marson • 20

Mosaïque et hygiène dans les établissements publics • 24

L'École des arts et métiers • 25

L'ancienne Compagnie française d'aviation • 26

Des vitrines modernes pour les commerces • 30

L'ancienne herboristerie de la rue Saint-Aubin • 31

Les cafés, commerces et enseignes Art déco • 32

L'hôtel d'Anjou : un trésor du patrimoine angevin • 37

Pierre De Guisti : un confrère du Frioul à Angers • 42

Le quartier du Lutin : une tentative d'innovation • 43

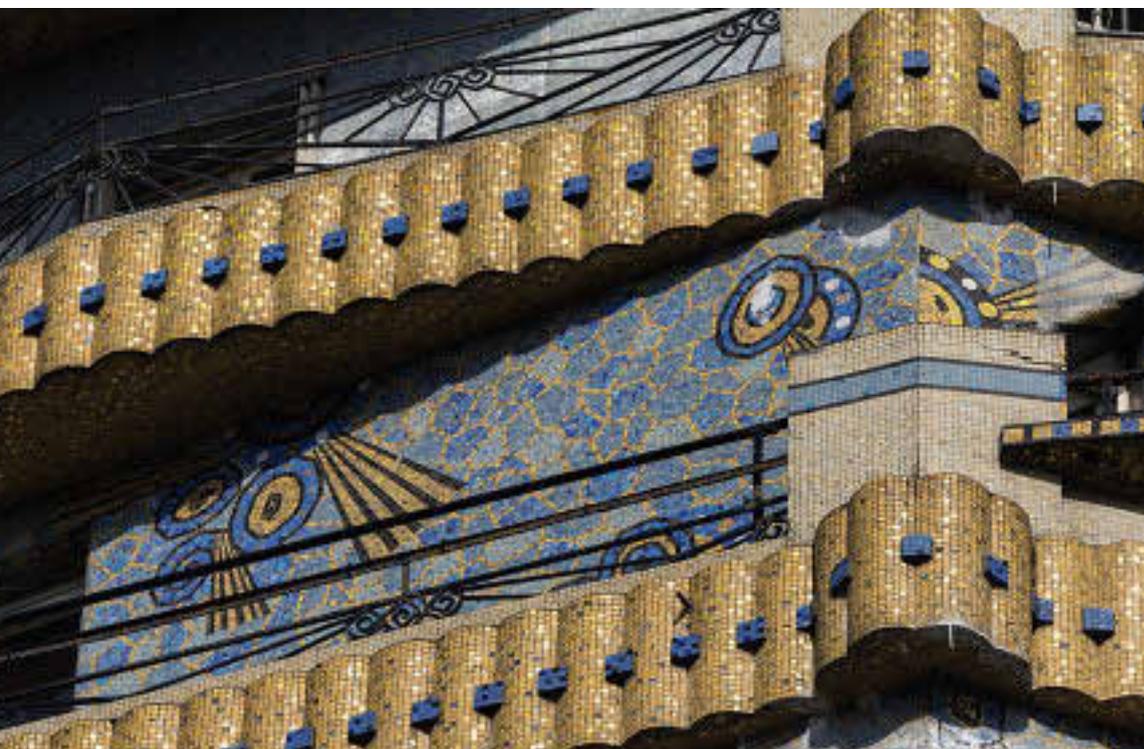
Une maison-atelier haute en couleur • 44

Index des lieux visibles • 46

INTRODUCTION

urnommée « la ville noire » en raison de l'ancienneté de son architecture dominée par de nombreuses constructions de l'époque médiévale, Angers connaît d'importantes transformations à partir du XIX^e siècle. À l'image du Paris d'Eugène Haussmann et de Napoléon III, sa physionomie change progressivement. De grands boulevards sont percés, rapidement bordés d'immeubles de rapport et d'hôtels particuliers. Malgré le manque de dynamisme économique et l'ambiance très conservatrice qui règne au début du XX^e siècle, elle est le cadre de quelques programmes architecturaux innovants, impulsés par des entrepreneurs et promoteurs immobiliers ambitieux, dans lesquels la mosaïque apparaît comme un gage de modernité. Grâce à l'entreprise rennaise des frères Vincent et Isidore Odorico, qui ouvrent une succursale rue d'Assas en 1932, la mosaïque se répand à Angers, dans les immeubles d'habitation, dans les établissements publics à l'instar de l'École des arts et métiers ou de la Compagnie française d'aviation, ainsi que dans les commerces où elle sert de vitrine publicitaire et de mise en valeur aux marchandises. Non loin d'Angers, le château de Rou-Marson bénéficie également d'un programme décoratif hors du commun pour sa piscine. L'atelier des frères Odorico, qui lancent la mode de la couleur, n'est pas le seul à participer au développement de la mosaïque dans l'entre-deux-guerres. Leur confrère italien Pierre De Guisti livre, lui aussi, plusieurs décorations urbaines étonnantes qui viennent enrichir cet exceptionnel patrimoine angevin.

La Maison bleue, 10, boulevard du Maréchal-Foch à Angers. Détail des façades en mosaïque et des balcons en ferronnerie.



Les ouvriers de l'atelier Odorico frères (collections du musée de Bretagne, inv. 2011-0059-33).

LA FAMILLE ODORICO

Les premiers membres de la famille Odorico, originaires du petit village de Sequals dans le Frioul italien, s'expatrient à la fin du XIX^e siècle, pour des raisons économiques. Avec pour bagage essentiel leur savoir-faire en matière de pavement et de mosaïque, ils viennent d'abord travailler sur le chantier de l'Opéra Garnier à Paris, auprès de leur compatriote Giandomenico Facchina, avant de fonder leur propre atelier à Rennes en 1882. La seconde génération, héritière d'une entreprise déjà prospère après la Première Guerre mondiale, va continuer à développer son activité bien au-delà de Rennes et de l'Ille-et-Vilaine. En ouvrant une succursale à Angers, elle va permettre à « la belle endormie » d'animer de couleurs son environnement urbain.

L'IMPLANTATION À RENNES ET LE RAYONNEMENT DANS L'OUEST

Non loin de la gare de Rennes, dans le quartier de la Californie où sont déjà installés de nombreux entrepreneurs et artisans du bâtiment, les deux frères Vincent et Isidore Odorico père, ouvrent leur premier atelier en 1882. Proposant à leur clientèle tout type de pavement en mosaïque, dont les modèles sont fournis par les catalogues des fournisseurs de matériaux, ils lancent la mode et font entrer la mosaïque dans le répertoire décoratif des Bretons. Ils répandent en particulier les sols en *terrazzo* (également nommé *granito*) que l'on appelle alors les pavements « à la vénitienne ». Constitués d'un agrégat de petits éléments minéraux broyés et mêlés à une pâte épaisse de ciment que l'on étale sur les surfaces à revêtir, ces sols, une fois secs, sont poncés et cirés ce qui fait ressortir la couleur des éclats de pierre. Fournissant une surface entièrement lisse, ils permettent un parfait lavage et un entretien durable des pavements



Implantation à Rennes.

fréquemment piétinés dans les lieux publics ou les habitations. Également spécialisés dans les décorations d'autels, de paillasons pour les commerces ou de plaques ornant les façades des édifices urbains et les habitations, les deux mosaïstes de la première génération se trouvent à la tête d'une entreprise florissante lorsqu'ils passent la main aux deux fils d'Isidore Odorico, prénommés, eux aussi, Vincent (1879-1934) et Isidore (1893-1945).

Lorsqu'en 1912, Isidore Odorico père meurt, sa femme, Marguerite Carnera, décide de rester à la tête de l'entreprise et d'en poursuivre l'activité avec ses deux fils. Héritier de la technique apprise aux côtés de son père et de son oncle, le jeune Isidore va concevoir et réaliser de nombreuses décorations, tandis que son frère Vincent assure la gestion de l'atelier. Diplômé de l'école des beaux-arts de Rennes en 1913, Isidore Odorico possède une solide formation artistique qu'il va continuer d'enrichir au cours de sa carrière suivant les tendances et les goûts d'une clientèle toujours plus



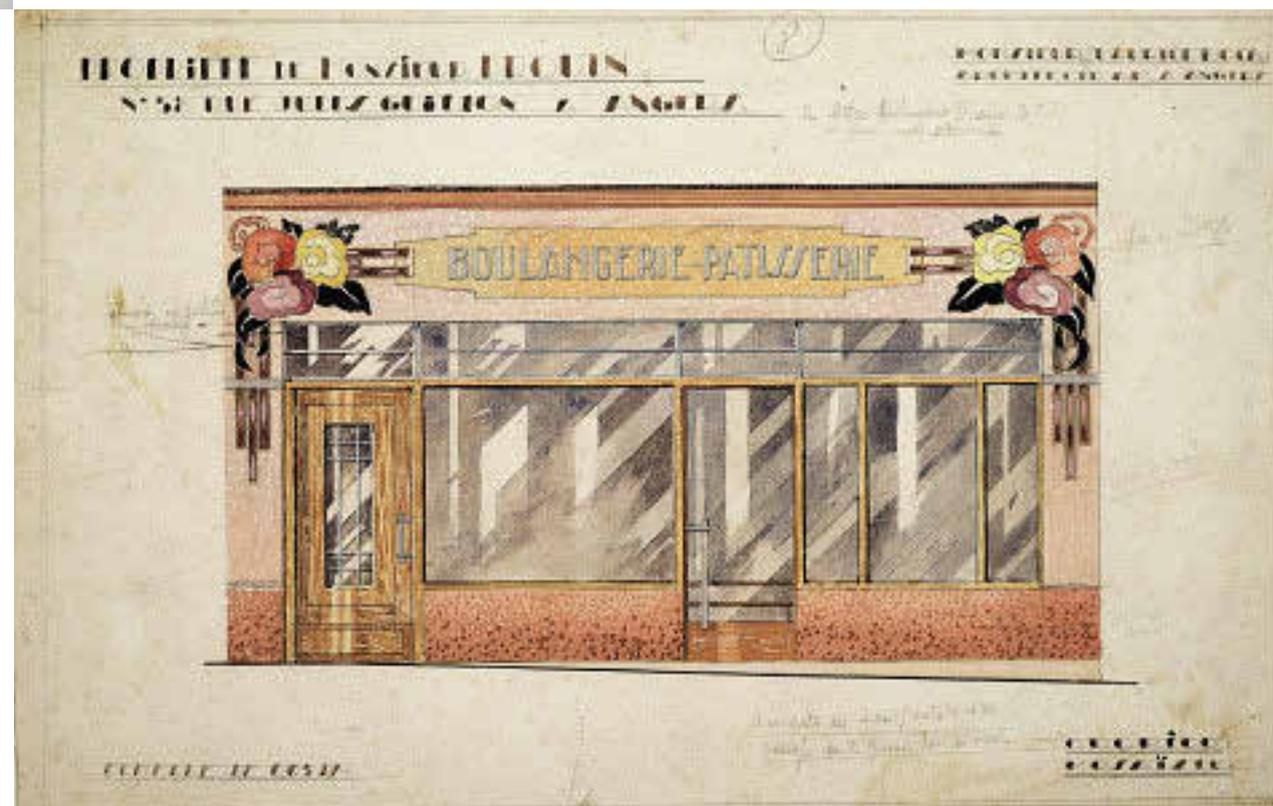
Isidore et Vincent Odorico, les deux fils représentants de la maison Odorico.

enthousiaste. Mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, il est retenu en captivité à Darmstadt en Allemagne d'où il ne revient qu'à la fin du conflit. Dans cette capitale européenne de l'Art nouveau, il découvre la production artistique et architecturale entreprise par l'un des fondateurs de la Sécession viennoise, Joseph Maria Olbrich (1867-1908) dont il s'inspirera entre autres. Grâce à son sens de la mode mais aussi des affaires, il fait rapidement de la maison rennaise l'une des plus importantes entreprises du nord-ouest de la France.

Maquette pour la façade d'une boulangerie, 58, rue Jules-Guitton à Angers (collections du Musée de Bretagne, inv. 2011-0059-25).



Carte professionnelle à visée publicitaire (collections du Musée de Bretagne, inv. 2011-0059-1).





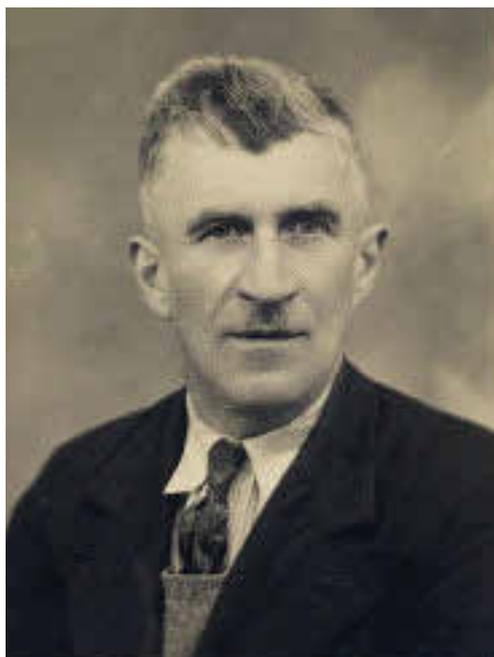
Les ouvriers de l'entreprise Odorico sur le chantier de l'hôtel Continental à Angers.

Les étapes de fabrication d'une mosaïque

Pour réaliser un ouvrage en mosaïque, le premier travail est la maquette, soit le dessin de l'œuvre projetée qui doit permettre au client d'imaginer l'effet que produira le revêtement à son emplacement définitif. Cette étape nécessite des qualités de dessinateur, mais surtout une très bonne compréhension du décor en fonction de son environnement. Isidore Odorico réalise beaucoup de maquettes lui-même, proposant des décors originaux et uniques, mais, rapidement débordé par le succès de l'entreprise, il en confie aussi la responsabilité à d'autres artistes. La maquette approuvée par le client est ensuite reproduite en grandeur nature sur un papier fort de type Kraft qui sert à recevoir les tesselles (petits éléments de pierre, d'émail ou de pâte de verre qui constituent la mosaïque). Celles-ci seront collées à l'envers lorsque les différentes parties du décor seront déterminées. La préparation du décor par panneaux, n'excédant pas 50 centimètres carrés pour des raisons de maniabilité, s'élabore toujours dans l'atelier. La pose des tesselles est guidée par les dessins, mais aussi par les nuances et les matériaux employés. Certains nécessitent des coupes particulières et le débitage des tesselles, quand celles-ci ne sont pas dimensionnées par une fabrication industrielle, requiert des gestes expérimentés. La coupe se pratique à l'aide d'une marteline, une variété de petit marteau aux extrémités tranchantes. Pour les motifs plus compliqués, le poseur doit procéder différemment et coller les tesselles une à une, à l'envers sur le poncif. Les panneaux ainsi préparés et numérotés peuvent être transportés sur le chantier où une autre équipe se charge de la mise en place définitive.

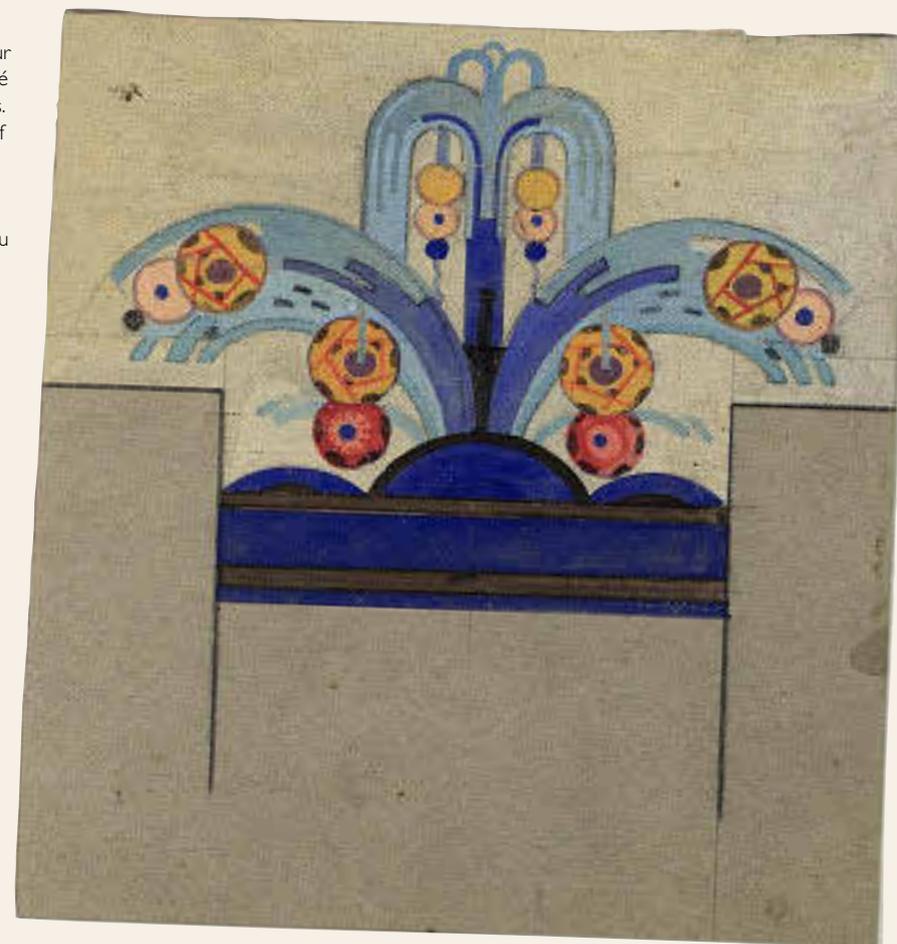
UNE SUCCURSALE DES ATELIERS ODORICO À ANGERS

Entre 1918 et 1934, l'entreprise Odorico frères connaît un essor sans précédent. Après l'Exposition des arts décoratifs et industriels qui se déroule à Paris en 1925, la mode est à la couleur et à l'ornement, qui revêtent tout type de support architectural ou mobilier. L'ère de la mosaïque industrielle amorcée à la fin du XIX^e siècle se poursuit. La division et la spécialisation des tâches au sein de l'atelier sont rendues obligatoires par les impératifs de rentabilité. Chaque ouvrier exécute un travail bien précis. Les commandes affluent de toute part incitant les deux frères à ouvrir des succursales de l'entreprise à Nantes, à Dinard et à Angers. De nombreux artisans sont embauchés pour travailler en atelier et sur les chantiers qui se multiplient dans la région des Pays de la Loire. À Angers, au 17, rue d'Assas, l'atelier ouvert en 1932 est placé sous la direction du mosaïste frioulan Dominique Mander qui a supervisé la pose de la mosaïque de la Maison bleue.



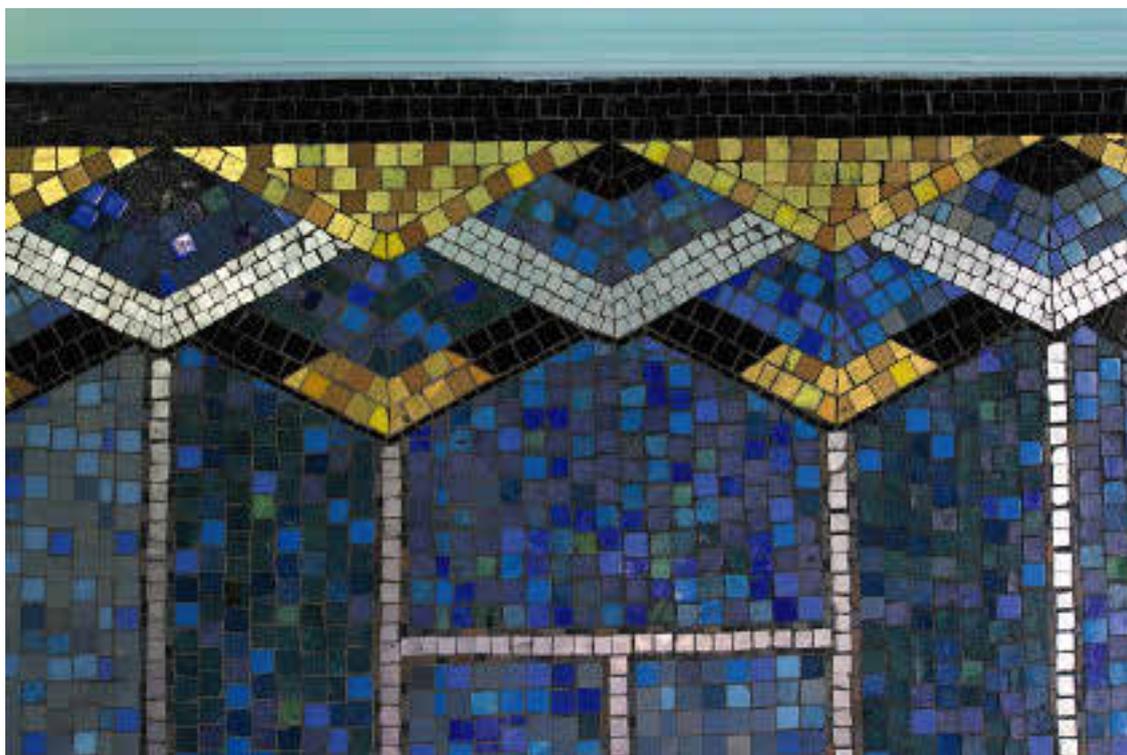
Dominique Mander (collections du Musée de Bretagne, inv. 2011.0059.34).

Projet gouaché pour la devanture du café des Caves à Angers. Initialement le motif devait représenter un bouquet. Il a été remplacé par une variante de jet d'eau (collections du Musée de Bretagne, inv. 979.0058.871).



DES COULEURS DANS LES HABITATIONS

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'Art déco, qui va de pair avec la volonté de renouvellement urbain, se répand dans les centres-villes, sur les façades des immeubles et des maisons ainsi qu'à l'intérieur des habitations bourgeoises. L'architecture, marquée par ses corniches débordantes et anguleuses, ses grandes ouvertures à pans cassés, ses toits-terrasses et ses bow-windows, s'enrichit de vitraux, de ferronneries et de mosaïques.



Détail d'une salle de bain de la Maison bleue.



Les appartements à gradins avec balcons de la Maison bleue.

LA MAISON BLEUE : LE DÉFI DE LA COULEUR

La Maison bleue, qui doit son nom à la couleur des mosaïques ornant sa façade, fait aujourd'hui partie des éléments remarquables du patrimoine angevin. En plein cœur de la ville, non loin de l'hôtel d'Anjou, elle s'impose en repère à l'angle du boulevard Foch et de la rue d'Alsace. Emblématique de « l'architecture des grands boulevards » héritée de l'urbanisme haussmannien, elle fait figure d'exception dans le tissu urbain angevin qui connaît un ralentissement de la construction au début du xx^e siècle. Par sa hauteur et sa physionomie originale, elle a pendant longtemps détonné dans la perspective de ce large boulevard planté d'arbres, où s'alignent immeubles bourgeois et hôtels particuliers aussi prestigieux les uns que les autres. Dans ce lieu de promenade et de représentation de la haute bourgeoisie locale, l'architecte Roger Jusserand, qui la conçoit en

1927, lui donne à la fois la forme des immeubles de rapport du xix^e siècle et la dimension ostentatoire des demeures bourgeoises environnantes.

C'est à l'instigation d'un homme d'affaires, Gabriel Crêteaux, que l'architecte angevin va construire cet immeuble de sept étages. L'objectif est de loger une clientèle fortunée, exigeante en matière d'espace et de confort, et de louer l'ensemble du rez-de-chaussée divisé en locaux commerciaux. S'inspirant de ses confrères parisiens, Henri Sauvage et Charles Sarazin qui édifièrent les immeubles de la rue Vavin à Paris, Jusserand choisit de disposer les trois derniers étages en gradins. Les appartements y sont un peu plus petits, mais jouissent d'un espace extérieur en retrait par rapport à la rue, à l'abri des regards. Au total dix-huit appartements spacieux et lumineux, répartis sur six niveaux, sont accessibles par deux entrées distinctes, le septième étage sous combles étant réservé aux chambres des domestiques.

Gabriel Crétaux

C'est un hôtelier mais surtout un homme d'affaires nantais, qui arrive à Angers en 1912 pour reprendre l'hôtel d'Anjou. Fondateur avec Ferdinand Gasnier de la Société des grands hôtels de la vallée de la Loire, il est aussi administrateur de la Société hôtelière des Deux Caps dont l'hôtel Océanic de Royan sera la vitrine. Il a pour ambition d'élargir son secteur d'activité dans le domaine de l'immobilier, mais aussi dans les affaires commerciales et financières auxquelles prend part notamment le célèbre liquoriste Louis Cointreau qui s'intéresse de près à l'économie angevine. Il choisit le boulevard de Saumur (rebaptisé par la suite boulevard du Maréchal-Foch) dont la situation centrale et bien en vue est idéale pour construire la Maison bleue. Vaste opération de promotion immobilière à laquelle vont prendre part plusieurs investisseurs, celle-ci s'érige en bâtiment publicitaire grâce à son revêtement original en mosaïque.

Pour la décoration extérieure, Roger Jusserand fait d'abord appel aux mosaïstes parisiens Gentil et Bourdet dont il a vu les œuvres lors de l'Exposition des arts décoratifs de 1925. Il souhaite que

l'ensemble du parement en brique blanche soit relevé, uniquement sur le quatrième étage, d'une frise dans les tons violet, noir et or. La somme de 70 000 francs allouée à cet effet s'avère insuffisante pour l'entreprise parisienne qui sera remerciée, laissant le champ libre à Isidore Odorico. Ce dernier réalise au même moment le somptueux décor de la salle des fêtes de l'hôtel d'Anjou. Les commanditaires n'y perdront pas au change, car le mosaïste rennais songe à un programme décoratif beaucoup plus ambitieux que ses confrères. À la manière de la Majolika Haus viennoise d'Otto Wagner ou des immeubles barcelonais d'Antonio Gaudí, il envisage de couvrir l'ensemble des façades de mosaïque. Séduit par l'audace du projet, Roger Jusserand lui demande également d'étudier les revêtements intérieurs en *granito*, les escaliers, les toilettes, les cuisines et les salles de bains, dont l'une est un véritable chef-d'œuvre. Persuasif, Isidore Odorico fait évoluer le projet initial de manière



Ci-dessus et page de gauche La Maison bleue marque l'angle du boulevard du Maréchal-Foch (n° 10) et de la rue d'Alsace (n° 25).

inattendue pour un budget de 225 000 francs, plus de trois fois supérieur aux prévisions !

Au final, la façade est entièrement couverte de mosaïque de petits carreaux beiges jusqu'au deuxième étage qui se mélangent en douceur avec les motifs d'écailles bleues dont l'intensité augmente progressivement jusqu'au sommet du bâtiment. Quelques faisceaux et volutes dorées cernés de noir viennent se poser librement sur les parois bleues. Plus on monte dans les étages et plus le décor se charge. Seule la partie basse des étages est traitée en couleur claire pour mettre en valeur le travail de ferronnerie des balcons. Les modénatures constituées de successions de colonnettes revêtues d'or forment de larges bandeaux horizontaux ponctuant chaque degré de gradins. Les deux entrées pourvues de ferronneries sont surmontées d'un oculus octogonal allongé et ornées de faisceaux triangulaires bleus et dorés. De chaque côté, trois bandes jaune doré rappellent les cannelures des colonnes antiques, un type d'ornement que l'on retrouve souvent dans l'œuvre d'Odorico.

L'architecte Roger Jusserand (1891-1964)

Apprenti chez le maître verrier Jean Clamens, Jusserand se forme ensuite à l'école des beaux-arts d'Angers et également à Paris. En 1922, dans le cadre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il part en mission archéologique en Syrie, au Liban et en Palestine pour restaurer les châteaux et églises des croisés. Associé de l'architecte angevin Félix Rouault, il est candidat au poste d'architecte de la ville en 1924 mais sans succès. Après avoir rénové la salle de banquet de l'hôtel d'Anjou pour l'hôtelier Gabriel Crétaux, il réalise la Maison bleue entre 1927 et 1928, avec l'aide de l'entreprise Odorico. Il s'inspire des immeubles à gradins de ses confrères parisiens Henri Sauvage et Charles Sarazin dont il importe le modèle à Angers. On lui doit en outre la surélévation de l'hôtel Continental qu'il fait orner de mosaïque en 1936 et l'agrandissement de l'école de médecine, boulevard Daviers.